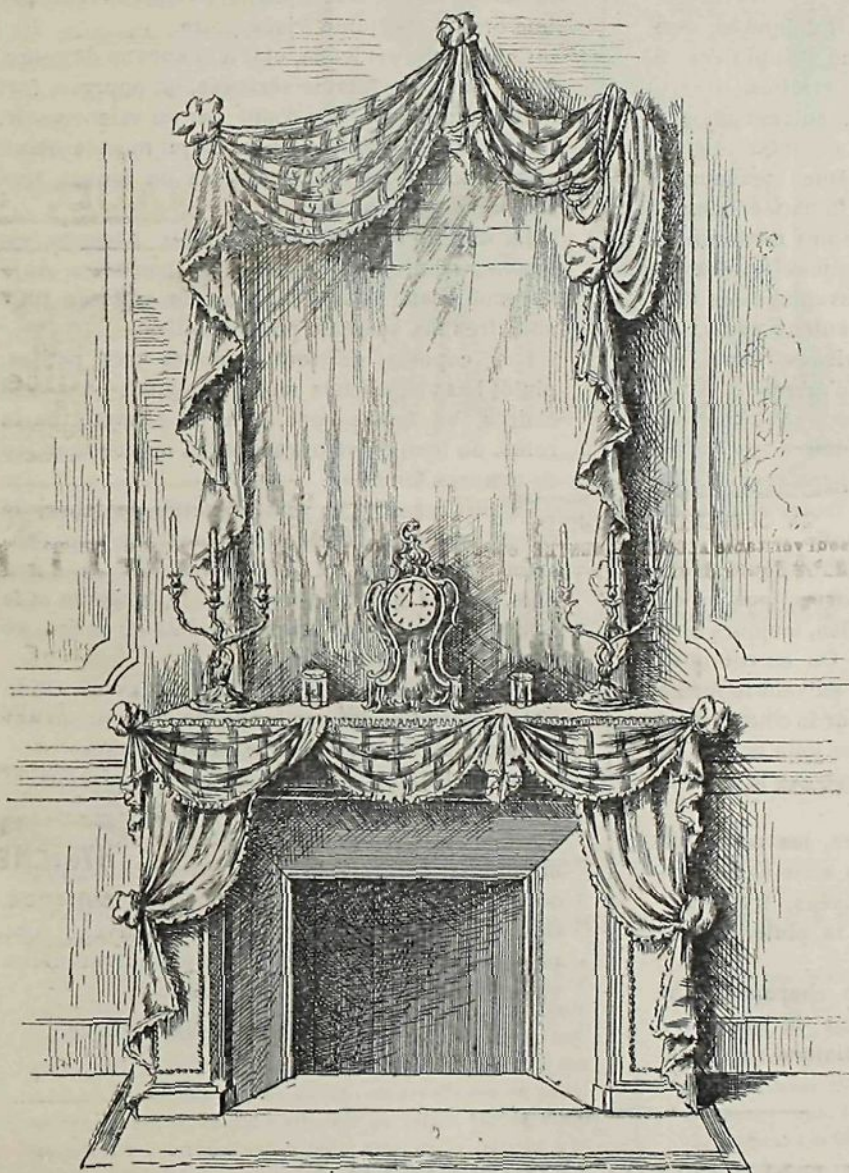


MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Cheminée et glace drapées pour petit salon.
De MM. Ployard et Chatet, 67, rue Saint-Lazare.

MODES

QUE vous dirai-je, sinon que je vous confirme mes prévisions de ces temps derniers. Cette fois, bien décidément, nous sommes au style Empire. Il n'y a plus de doute possible. On est au droit et au plat sur toute la ligne.

Quelques-uns des grands couturiers en renom n'emploient que la passementerie ; d'autres, que la dentelle ou la broderie ; je ne saurais vous dire ce qui mérite la préférence. Tout est joli quand c'est approprié à la coupe, et que cette coupe est, elle-même, en harmonie avec la physionomie et la tournure de la femme à laquelle le costume est destiné.

Par exemple, la guipure d'Irlande, un peu trop tombée dans le domaine commun, est abandonnée par les bonnes maisons ; ces dernières rejettent toutes leurs

faveurs sur les broderies d'or et d'argent. De même que tous les ornements métallisés, ce genre de broderies fait fureur. Elles sont l'inévitable conséquence du retour de la fantaisie aux modes du commencement de ce siècle.

J'ai vu, dans ce genre, des tulles brodés absolument ravissants, des garnitures complètes d'une délicatesse et d'une richesse de dessin incomparables. Ces garnitures se composent d'une ceinture ou d'un boléro, avec manches courtes, genre ballons ; parfois, d'un tablier carré, long comme celui des paysannes napolitaines ; et très souvent d'une bordure pour le bas de la jupe. On fait également beaucoup de vestes, de boléros et de bretelles, reliées à la ceinture, encastrant bien la gorge.

Pour le soir, le bleu, un bleu très tendre, pâle comme un beau clair de lune, sera la nuance préférée des élégantes; le jour, en automne, on sera aux demi-teintes; l'hiver, aux nuances foncées. Mais pour les robes de cinq heures, c'est-à-dire pour les robes de réception d'après-midi, les couleurs claires seront, cette année plus que jamais, les préférées.

On portera toujours de la zibeline et du renard bleu, encore un peu d'astrakan, mais surtout de la chèvre du Thibet, en noir, en blanc et en gris, comme fourrure de fantaisie.

La fourrure s'adaptera même aux coiffures, surtout la zibeline et l'astrakan, quoique ce dernier soit un peu sec. Mais on ne l'emploiera, à cause de cela, qu'en bandes très étroites.

Les chapeaux, naturellement, suivent un peu la forme des robes. Celles-ci adoptant le style Empire, ceux-là affectent les mêmes tendances. Tout est donc à l'Empire, dans la mode comme dans la couture, mais à un Empire modernisé; car, si, d'une part, certaines femmes ne veulent pas se résoudre à perdre les avantages de leur jolie taille fine, très peu consentent aussi, de l'autre, à emprisonner leur visage dans les énormes tromblons de nos grand'mères.

Jusqu'à présent, ce qui domine le plus chez les modistes en renom, c'est le velours tendu uni, changeant, glacé ou ombré, rappelant celui employé pour les robes; ou le beau feutre souple, en plateaux, et drapé comme de l'étoffe.

Dans les garnitures, pas du tout de fleurs, mais beaucoup de plumes frisées, courtes, posées en crosses, en Méphisto ou en oreilles, toujours bien détachées les unes des autres. On en compose aussi des nœuds alsaciens que, suivant la forme du chapeau, on place devant et sur le côté, et dont la barrette est remplacée par une jolie boucle en strass, ou en strass et jais, ce qui est le dernier « cri » de la nouveauté.

Pour les chapeaux de voyage, les nœuds de soie, de velours ou de ruban, les ailes et les fantaisies remplacent les plumes frisées, trop susceptibles, et ne supportant ni la pluie, ni l'humidité.

Je vous signale une nouveauté charmante qui fera assurément fureur, pendant la mauvaise saison, sur les bords de la Riviera: c'est le

feutre-paille, en nuance liège. Ce feutre est coupé en lanières très étroites — un ou deux centimètres au plus — et tressé ensuite comme de la paille ordinaire. Cela forme une sorte de gros granité souple et très nouveau. Le modèle que j'ai vu était rond; la passe, légèrement roulée en l'air au bord, absolument retournée et rejointe à la calotte derrière. Devant, d'un beau nœud alsacien en turquoise vert d'eau, s'échappe trois antennes, en plumes de coq de bruyère, dont les pieds sont emprisonnés sous une boucle de strass. Derrière, un petit nœud vert d'eau retient la passe à la calotte. Il est accompagné, de chaque côté, par une oreille en plume frisée noire.

Ce chapeau est jeune, et il a beaucoup de genre. Mais, pour une femme sérieuse, on pourrait fort bien remplacer le vert d'eau par du velours noir, ou du velours oreille d'ours, cette nuance étant, comme toutes les teintes brunes ou fauves, très à la mode cette année.

La voilette blanche, en véritable Alençon, est la seule admise en voyage. Au contraire, à la ville, on porte, pour s'habiller, le voile de tulle noir, très fin, semé de pois chenillés.

Les capotes se font toujours très petites, plutôt basses, à fonds mous. Quelques-unes très claires, en feutre rose, bleu ou cheveux de la reine, ou bien en velours assorti au costume, ou de nuances foncées.

Le vert cresson, le vert bouteille, le tabac, le rouge, le pêche, l'orange et le mordoré se partagent les faveurs du jour; je ne dois pas non plus oublier deux renouvelés: le Magenta et le Solférino, tous deux tenant à la fois du rouge, du groseille et du violet.

Le beau Chantilly noir est très en faveur. On le pose souvent à plat sur la calotte, retombant sur la passe, ou bien drapé sur cette dernière.

Les brides se font plutôt étroites que larges, et courtes que longues, attachées en gourmette, les boucles retenues de chaque côté par des épingles en bijouterie; mais j'aurai, très prochainement, occasion de revenir sur cette intéressante question des chapeaux. Alors les modes d'hiver seront plus définitivement arrêtées, et je pourrai mieux vous renseigner, chères lectrices.

MARIE-BERTHE.

CALENDRIER HORTICOLE

Septembre



Sous cette rubrique, nous allons donner quelques conseils pratiques sur les fleurs qu'il convient de semer dans ce mois; nous indiquerons les précautions à prendre pour les plantes de serre et d'appartement. Nous parlerons aussi de l'entretien des jardins.

En septembre, les fleurs sont encore assez nombreuses, mais pensons aux mois à venir qui en sont dépourvues. Les travaux dans les jardins se bornent aux arrosements, soir et matin, à la surveillance attentive des graines, afin de ne pas laisser passer le temps de leur maturité et d'en perdre ainsi la récolte; l'on dispose des marcottes d'œillets destinées à n'être détachées qu'au

printemps. La rentrée des plantes de serre chaude s'effectue vers le milieu du mois, à moins que le mauvais temps se soit déclaré plus tôt ou que le temps chaud persiste encore; toutefois, dans ce dernier cas, l'influence des nuits, déjà fraîches, est à redouter. L'on rempote les plantes de serre tempérée afin qu'elles puissent être parfaitement reprises au moment de les rentrer. Enfin, vers la fin du mois, les arrosements sont moins abondants, et il convient de ne les faire que le matin. On peut, vers la fin de septembre, commencer la culture des oignons à fleurs, soit en pleine terre, mais dans une terre qui ne soit ni humide ni froide, soit dans les appartements, en pots ou dans des vases *ad hoc* remplis d'eau. Les oignons qu'il convient de choisir d'abord, parce qu'ils sont les plus hâtifs, sont ceux des narcisses de Constantinople et des jacinthes blanches simples. Les jacinthes, comme les crocus, peuvent encore, dans les appartements, être cultivées dans des jardinières remplies simplement de mousse et arrosées réguliè-



Déshabillé en satin bouton d'or doublé de surah blanc.
(Vu de dos et de face).
De Madame Galardi, 4, boulevard Malesherbes.

rement d'une eau à la température de la pièce où elles sont. La culture en vase est trop simple et si généralement pratiquée qu'il est inutile d'entrer dans les détails à ce sujet. Une jardinière d'oignons de jacinthe simple sera en pleine floraison vers le milieu de décembre et fleurira agréablement le salon, sans compter que l'on aura pris grand plaisir à les soigner et à les voir pousser. Pour les jardins, l'on sème en place, pour récolter au printemps, l'alyse ou corbeille d'or, la campanule, la centaurée bluet, le coréopsis élégant, le cynoglosse à feuilles de lin, l'immortelle annuelle, la julienne, les pensées, la quarantaine, les silènes, les scabieuses, etc.

On sème en pots, pour passer l'hiver à l'abri de châssis : la buglose d'Italie, le lin à grandes fleurs, le

phlox, les lobélies, myosotis des Alpes, les verveines, la violette odorante, etc.

RÉSÉDA.

(A suivre.)

VISITES DANS LES MAGASINS

M^{lle} Denzeln, 4, rue de Châteaudun, a préparé, pour la demi-saison, de très gentils costumes en lainage à des prix extraordinaires de bon marché. Charmante façon, bien soignée; jupe doublée s'inclinant avec grâce. La garniture des corsages se compose de soie ou de velours disposé en patte, en demi-plastron, en pièce arrondie ou carrée, avec ceinture un peu haute qui diminue la taille tout en la laissant à sa place, car la mode, genre Empire, tend à la raccourcir. Avec raison, et en couturière de goût, M^{lle} Denzeln emploie, pour ces costumes de transition, les lainages de fantaisie camaïeu, parce qu'ils permettent d'employer en garniture les écossais vifs, très en vogue.

Nous donnerons prochainement la description de quelques costumes nouveaux créés par M^{lle} Denzeln.

HYGIÈNE

Mes chères lectrices, réservez une petite place dans un coin de votre malle pour la parfumerie, qui est indispensable à toute femme soigneuse de son teint et de ses mains. D'abord,

un petit pot de Crème de fraises pour les brunes à la peau mate; une Crème émolliente au suc de concombres pour les épidermes sous lesquels le sang afflue plus vivement. Une application le matin, avant la toilette, ou en rentrant, suffit pour combattre efficacement le hâle, surtout si l'on a eu soin de mettre une légère couche de poudre de Cypris, posée directement sur la peau, car cette poudre se fixe parfaitement sans avoir recours à aucun corps gras. Il suffit ensuite de frotter avec la main nue la peau couverte de poudre de Cypris pour l'étendre régulièrement et la faire adhérer. Vous saurez, mesdames, que, par la chaleur, une lotion d'eau tiède rafraîchit la peau instantanément et beaucoup mieux que l'eau fraîche; parfumer l'eau de quelques gouttes d'Eau de Cologne Russe ou d'Esprit de Cédral, c'est agréable et hygiénique. Le savon Sapoceti, de Guerlain, est un précieux auxiliaire pour le soin des mains. Il se dissout et mousse dans toutes les eaux et adoucit les plus dures, si nuisibles à la peau. Reste maintenant à choisir un parfum. A cette époque, nous plaçons en première ligne l'Eau de Cologne ambrée de Guerlain, 15, rue de la Paix.

Explication des Gravures noires (pages 97 et 99)

Cheminée et glace drapées, modèle de MM. Ployard et Chatet, 67, rue Saint-Lazare. — Très joli décor; en cretonne pour chambre à coucher; en soierie pour petit salon.

Notre modèle, destiné à un petit salon, est en étoffe de Brousse et soie unie.

Les draperies de la glace sont en Brousse dans le haut; les côtés, qui tombent en coquillant, sont en soie mousse doublée de vieux rose. La moulure du cadre est gainée de peluche mousse.

Le bandeau de la cheminée, en étoffe de Brousse, est joliment drapé; aux deux extrémités, petits choux et chutes en uni. Le bas, en soie mousse, forme des petits rideaux relevés par un chou.

Le tout est garni d'une petite frange de soie mélangée rose et verte. La tablette est en peluche mousse.

Déshabillé en satin bouton d'or, doublé de surah blanc. — La forme vague, cintrée au dos par un groupe de fronces, est ouverte, devant, sur une blouse en surah blanc.

Le capuchon fournit les longs revers qui cernent la blouse du corsage; le tout est orné de trois rangs de cache-point or.

La même garniture se retrouve à la partie rejetée en parement de la manche demi-pagode, de laquelle sort une manche en surah blanc, très serrée et fermée de boutons-grelots en or.

La longue ceinture est en ruban de satin blanc.

Explication de la Gravure coloriée 4903

Mante-blouse en drap brique et velours chaudron. — La blouse, en drap, est froncée à un empiècement de broderie crème sur transparent de satin chaudron. Cette broderie fait aussi le bas de la manche, qui est plat, et dessus tombent les plis d'un bouillon en velours, ombragé d'un grand jockey de broderie; les deux font le haut de la manche. Sur les bords du devant, court un galon de plumes grises qui cache aussi la réunion de la blouse à l'empiècement. Un ruban en satin

chaudron, fixé de chaque côté, un peu plus bas que l'épaule, par un chou en ruban, se drape sur la poitrine. Dans le col Médicis, un tour de col en plumes.

Bottes en chevreau glacé.

Gants de Suède.

Capote en drap brique garnie de velours chaudron; devant, plumes et fine aigrette. Les brides, en velours, nouées de côté.

CAUSERIE

Une heure de conversation dans le salon de M^{me} ***.



Il est en déshabillé d'été ce salon; tous les sièges recouverts de toile de Jouy à fleurs, comme les rideaux et les tentures des murailles qui cachent autant de panneaux de peluche; tous les bronzes, tous les objets d'art dans des sacs de même étoffe. Certainement ces housses, adaptées à grands frais par un tapissier habile, ont coûté plus cher que ne coûterait la réparation de quelques avaries dues au soleil ou aux mouches; mais c'est la mode.

Beaucoup de vraies fleurs partout; elles jaillissent jusqu'au plafond dans ces jolis bambous creusés qui garnissent si bien les encoignures. Des visites en grand nombre, quoique personne, bien entendu, ne soit à Paris; mais c'est chose étonnante que la foule sans cesse renouvelée des gens qui passent. Les femmes sont en jaquette et en chapeaux ronds, les hommes portent des souliers jaunes, pour bien indiquer

qu'il ne faut pas qu'on les croie tout de bon de retour.

Un domestique apporte, sur une jolie petite table de Gallé, le grand artiste de Nancy, table à plusieurs plateaux décorés de feuillages en marqueterie, de la limonade glacée dans du cristal craquelé frais à l'œil.

Je ne sais comment un monsieur en prend prétexte pour raconter la fameuse ruse de jeu qui a gardé le nom de coup de la limonade. Z., qui est doué du tact le plus délicat, d'un véritable doigté d'aveugle, avait senti, en donnant les cartes, qu'il tenait en main un neuf, la carte la plus haute au baccara. Pris d'une inspiration subite, il se détourne, avant d'achever, sous prétexte de boire un verre de limonade. Aussitôt, les pontes qui ont huit profitent de ce mouvement pour charger encore leur carte.

— Neuf! fait le banquier, en se découvrant et s'essuyant la bouche avec un sourire.

Et il raffe le tout, sans que les autres, bien entendu, aient l'aplomb d'avouer leur tricherie.

— Joli monde! disons-nous.

— Oh! mon Dieu, quand il s'agit de tripots!.. L'histoire est vieille, mais elle pourrait être d'hier.

— Quel endroit enchanteur, Aix, n'est-ce pas ?
— Un peu chaud, cette année...
— Où n'a-t-il pas fait chaud !

Et cinq minutes se passent en discussions sur la température :

— A Paris, il y a eu jusqu'à trente-sept degrés...
— Vous n'y pensez pas ! Est-ce possible !
— Et dans certaines parties de l'Allemagne, il n'avait pas fait aussi chaud depuis cent ans !
— Heureusement les orages... Et puis, au mois de septembre, on peut espérer...

— Sans doute, mais les effets d'une saison si excessive n'en ont pas moins été désastreux. Tant d'épidémies, sans parler des cas de rage, de folie furieuse...

— Ces affaires Morès-Crémieu-Foa, par exemple...

(On rit. De quoi ne rit-on pas ?...)

— Il est certain que c'est de la démence, ces indiscretions, ces gifles... De la sauvagerie, absolument, de la sauvagerie pure... M. de Mohrenheim a eu mille fois raison, en attendant, de refuser la souscription que le journal de M. Drumont avait organisée au profit des victimes de la disette de Russie.

Le monsieur en souliers jaunes, languissamment :

— N'importe, tous ces procédés-là sont vifs ; on peut bien, croyez-moi, les mettre un peu sur le compte de la température.

— Comment ?... J'aurais cru, au contraire, que la chaleur nous abattait tous plus ou moins !

— Vous voyez bien que non, puisque nous ne cessons de courir de côté et d'autre ! Jamais on n'a autant voyagé que cette année, malgré des accidents qui auraient dû faire prendre en horreur les bateaux, les chemins de fer, tous les moyens de locomotion.

Un mélomane :

— Il fallait bien aller à Bayreuth. Le pays est délicieux, partout des bois, de belles eaux vives ; dehors, on avait presque frais ; mais dans les hôtels... un encombrement ! J'ai couché sur le billard. Ma foi ! on n'était pas beaucoup plus mal que sur les couchettes allemandes ordinaires : un lit de plume de deux doigts d'épaisseur et le sommier tout de suite, sans parler de la couverture cousue dans le drap.

Un ennemi des Allemands :

— Pourquoi vous soumettre à ces horreurs ?
— Mais pour entendre *Parsifal*, pour entendre *Tristan*. Je vous jure que cela en vaut la peine !

— Bah ! pur engouement ! Permettez-moi de vous dire que je vois un médiocre témoignage de patriotisme dans ce pèlerinage assidu des Français chez Wagner...

— A propos de pèlerinage, est-ce vrai ce qu'on raconte de la conversion de Zola ?

— Allons donc ! Il est allé s'entraîner pour son prochain roman, chercher des documents selon son habitude. Mais la chose me paraît tout le contraire d'édifiante. Elle choque tous les bons esprits. S'en aller interviewer, comme on l'a dit, Notre-Dame...

— Séverine a bien interviewé le pape ! Savez-vous, par parenthèse, que cela restera un des documents les plus curieux de notre fin de siècle : le Saint-Père mis sur la sellette par cette élève de Vallès !

— Qui avez-vous rencontré à Bayreuth ?

— Tous les gens qui se respectent. Et puis... Oh ! quelque chose de très drôle. Passant à Nuremberg, derrière l'église Saint-Sebal, dans l'endroit le plus gothique peut-être qu'il y ait au monde, sous la porte de la Mariée, figurez-vous, je me trouve nez à nez avec la petite mariée elle-même, oui, avec Jeanne Granier. Quelle antithèse ! Son fou rire de gamin de Paris dans ce cadre moyen-âgeux. Elle aussi allait à Bayreuth.

— Je vois décidément que la chose est sérieuse. Vous avez été ravi de *Tristan* ?

— Oh ! enthousiasmé. Et puis, ce qu'il y a de délicieux et de rassurant dans ce pays-là, c'est un luxe d'eaux de table, toutes meilleures les unes que les autres. On n'a que le choix... Ici tout au contraire...

— Vous êtes de ceux qui croient que l'eau de Saint-Galmier est falsifiée ?

— Pas le moindre doute. Moi, je ne prends jamais que l'eau du prince de Galles, l'Apollinaris.

— Vous tombez bien. Elle est la plus fabriquée de toutes. Voyons, comment ne le devinez-vous pas tout de suite, rien qu'au nom. Peut-on imaginer rien de plus artificiel : Apollinaris ?

— Il y a de bien bonnes petites eaux à Chantilly.

— Trop près de Paris ; et puis elles sont pour rien. Deux raisons d'insuccès.

— Oh bien ! si vous voulez payer cher, allez à Royat. J'en reviens, moi, c'est inabordable. Invasion de familles américaines dont les moins riches ont deux millions de revenu. Que voulez-vous faire contre cela ? On a toujours l'air de mendiants, quoi que l'on dépense. Et les maîtres d'hôtel vous regardent par dessus l'épaule ; c'est naturel, cette invasion d'étrangers...

— Ne nous plaignons pas des étrangères. Il y en a de si jolies !

— Oui, mais les voix américaines m'ont déchiré le tympan : cela piaille, cela crie... et du nez encore... Oh ! leur *twang* ! Qui les guérira de cette infirmité.

— On peut faire l'éducation de la voix...

— Croyez-vous ? Eh bien ! faites-vous professeur de toutes ces charmantes petites yankees. Vous m'en direz des nouvelles.

— Je ne serais pas trop à plaindre.

— L'ennui à Royat, qui est situé dans un paysage superbe, c'est qu'on y grimpe toujours. Impossible de faire deux pas sur terrain plat.

— Parlez-moi de Luchon pour la facilité des promenades !

— Je ne l'ai vu qu'à l'Hippodrome ; et je suis certain que sur place il est bien moins amusant. Ces clic-clac de guides, ces batailles de fleurs...

— Copiées d'après nature, vous savez.

— Oui, mais ces chambres d'hôtel d'où l'on dégringole si drôlement sur les rampes et par la



Collet Henri II en drap hanneton
doublé de satin mandarine et garni d'un rouleau de fourrure.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

Collet Henri II en drap hanneton doublé de satin mandarine et garni d'un rouleau de fourrure : skung ou martre. — Le collet ouvert; sa largeur donne de haut en bas comme de larges tuyaux d'orgue qui vont en s'évasant.

Trois très petits collets s'étagent de l'encolure à l'épaule, qui est couverte par le premier.

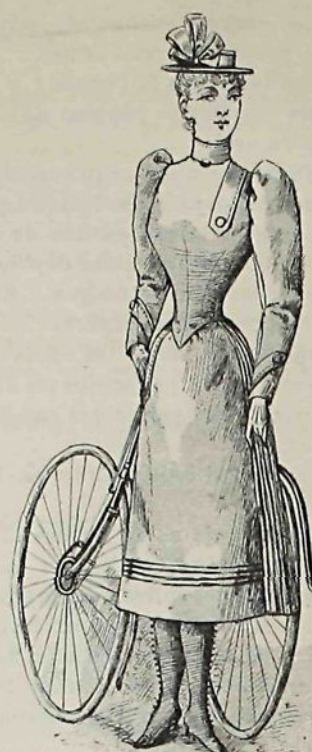
Le col Médicis, bordé de fourrure, est largement ouvert, suivant en cela la façon du grand collet.

Deux longues épingles peuvent fixer de chaque côté le collet au corsage.

Deux costumes de vélocipédistes. — Beaucoup de femmes se livrent maintenant, à la campagne, à ce genre de sport; aussi la mode a cru devoir créer pour elles des costumes spéciaux dont nous donnons deux modèles.

L'un est en lainage uni bleu de roi à jupe plate devant, garni, au-dessus de l'ourlet, de quatre cercles de galon noir; les lés de derrière sont plissés en accordéon.

Le corsage très plat, comme pour l'amazone, s'agrafe sous le bras; une patte prend à la couture de l'épaule et descend sur le côté jusqu'à la



Costume de vélocipédiste
en lainage bleu de roi.
De M^{me} Thirion, 47, boulevard St-Michel.

poitrine, où un bouton la fixe.

La manche épaulée est ornée, dans le bas, de cette même patte qui part de la couture intérieure et qui vient en biais s'arrêter sur le dessus.

Un soulier verni avec la guêtre ou la botte à haute tige boutonnée sur le côté.

Gant de daim.

Le chapeau est un canotier en paille blanche pour cette saison, en feutre pour l'automne. Il est garni d'un ruban de velours bleu de roi, avec nœud-éventail sur le côté.

Une jarretière fermée par une haute boucle pour le feutre.

Le second costume est en serge gris souris. Jupe unie avec quelques fronces la montant derrière.

Le corsage-veste, s'arrêtant à la taille, s'ouvre sur un boutonnant en voile rouge vif.

Aux bords de la veste, un revers droit en étoffe pareille, avec trois boutons-grelots dorés dans le haut.

Col droit fermé de côté, comme la blouse qui cache la fermeture de la doublure du corsage.

Manche ronde.

Soulier avec guêtre en drap boutonnée de côté.

Canotier en paille grise garnie d'une fantaisie de plumes montées en bouquet de feu d'artifice.

Gant de daim.

Costume d'excursion en serge rayée grise et mordorée garni de galons mohair mordorés. — Jupe ronde et plate garnie au bas d'un large galon de laine surmonté d'un plus étroit.



Costume d'excursion en serge rayée grise et mordorée garnie de galon mohair mordoré. De Madame Gradoz.



Costume d'automne très simple,
en lainage écossais vert et rouge et surah gros vert.
De Madame Gradoz.

surah vert. Le corsage-blouse, entièrement froncé, est serré dans une haute ceinture d'écossais; la basque contourne le dos. La manche, très étoffée et bouffante jusqu'au coude, est terminée par un long poignet écossais. Capote évasée en dentelle noire appliquée sur transparent rouge, garnie d'ailes noires et de rubans. Brides en velours étroit.

Le fond et la disposition du tissu changent à volonté la nuance de la blouse, qui est celle de la note dominante, et créent ainsi de ravissants costumes, simples en même temps que très élégants.



Elégante toilette de château en crépon
de laine héliotrope garnie de soie assortie et de velours foncé.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.



Costume de vélocipédiste en serge souris.
De Mademoiselle Thirion

Petite veste Figaro ouverte sur une chemisette bouffante en bengaline beige serrée dans une haute ceinture de cuir.

Dans le dos, la veste est prise dans la ceinture; le devant est garni de galons de laine.

Les manches unies sont collantes au poignet. Le col droit est en serge rayée.

Chapeau de voyage en feutre mou à bords plats, beige clair, garni d'ailes de mouettes et de rubans mordorés.

Bas mordoré et soulier Molière en veau verni. Gant de Suède.

Costume d'automne très simple en lainage écossais vert et rouge, et surah uni gros vert. — La jupe ronde, taillée en biais, est garnie d'un petit volant de

Elégante toilette de château en crépon de laine héliotrope garnie de soie assortie et de velours foncé. — La jupe, froncée à la ceinture, est légèrement drapée sur le côté, où des nœuds de velours la soulèvent gracieusement; le bas est orné de trois plissés de soie noire.

Le corsage, froncé tout autour, est pris dans une ceinture Empire en velours héliotrope terminée par une longue écharpe retombant sur la jupe. Le haut en velours, devant et dos, est entouré d'une berthe de soie plissée garnissant aussi le haut des manches qui est en soie bouffante; un long plissé de soie retombe sur le bas de manche de velours très collant au poignet.

Disons que le corsage se ferme sur l'épaule et sous le bras.

fenêtre. Trouvez-moi des chambres d'hôtel pareilles dans la réalité !

— Quant à cela, je reconnais... Je ne sais même s'il faut souhaiter... On n'y serait pas très tranquille, avouez-le. Mais je suis bien de votre avis, ce *Voyage aux Pyrénées* est peut-être le plus joli spectacle de l'été.

— Avec le *Paris en l'air* de la Tour Eiffel. Il a beaucoup d'esprit, l'auteur, ce jeune M. Arman de Caillavet...

— Et puis, à la bonne heure, on est à une altitude excellente pour en jouir, au-dessus de tous microbes presque autant qu'à Saint-Moritz, et sans quitter Paris.

— A propos, vous savez qu'on force à déménager ce pauvre Hippodrome ?

— Où se transportera-t-il, aux Arènes ou chez Buffalo-Bill ?

— Ce serait bien loin. Il était si agréable d'y passer une demi-heure le soir, quand on n'avait rien de mieux à faire !...

— L'Hippodrome et l'Exposition des Arts de la Femme, voilà toutes les ressources de Paris en ce moment.

— A propos de l'Exposition, vous savez qu'elle n'est pas encore complète. Le salon des travaux d'art féminin compte tous les jours des richesses nouvelles. Il faut voir les broderies de M^{me} Odier et de M^{me} Pailleron ; le couvre-pied, d'après celui de Marie-Antoinette à Trianon, de la baronne de Vaufreland ; les dentelles de M^{me} Delessert ; les meubles ciselés, les émaux de M^{me} Charcot ; et ces merveilleuses roses brodées en chenille de feu la princesse de Beauvau.

— D'autres roses, trop vraies pour qu'on puisse les qualifier d'artificielles, celles de la comtesse de Beaulaincourt, vont aussi arriver avec une gerbe de chrysanthèmes et des œillets. Vous savez que cette fleuriste-là, fille du maréchal de Castellane, a obtenu une médaille à l'une de nos Expositions universelles ?

— Quelle modestie de bon goût de la part de la duchesse de Chartres d'avoir mis ses aquarelles au milieu des ouvrages à l'aiguille !

— Elle a pourtant beaucoup de talent, un talent héréditaire. Et savez-vous quels sont ses modèles préférés : les champignons. La princesse a un album de toutes les variétés, dit-on. Ceux qu'elle a envoyés à l'Exposition sont d'un éclat, d'une fraîcheur !

— Mais voilà que nous ne parlons plus que de Paris ! Un gage ! Il est défendu de parler de Paris en cette saison. C'est un cloaque infect et une vraie forêt de Bondy, en outre... Avez-vous vu le vol des montres chez M^{me} D. F., et un autre vol rue Ballu... N'est-ce pas à faire frémir ? Je crois toujours, depuis lors, entendre marcher la nuit dans mon appartement.

— Sans compter qu'une nouvelle espèce de voleurs arrache les porte-monnaie aux mains des

passantes. Maintenant qu'on n'a plus de poche...

— Et puis le choléra !... On raconte partout à l'étranger que le choléra est terrible à Paris.

— Les journaux sont bien coupables ; ils font courir des bruits absurdes ! Et c'est très grave, vous savez ? Car rien ne se prend par suggestion comme le choléra.

— Dites donc que la peur peut nous donner quelque chose qui lui ressemble. Connaissez-vous la légende orientale ? Un Arabe rencontre dans le désert certain cavalier vert. « Je suis la peste, dit ce cavalier, je m'en vais à la Mecque ; je ferai cinq mille victimes. » L'épidémie passée, le même Arabe rencontre le même cavalier : « Eh bien ! dit ce dernier, ai-je tenu parole ? » « On t'attribue, répond l'Arabe, dix mille victimes. » « Non pas, déclare la peste, les cinq mille autres sont morts de peur »

— Très jolie, cette légende, et très applicable au choléra. De toute façon, il vaut mieux n'en pas parler.

— Parlons du cap Nord. Comment, aucun de vous n'est allé au cap Nord ? Mais c'est l'endroit à la mode, cette année. Il faut avoir vu se lever le soleil de minuit. Fi ! vous êtes tous en retard !

Et je me retire sans oser avouer que je ne suis allée qu'au Tréport, en faisant la réflexion que l'appétit des voyages se répand d'une façon effrayante dans notre pays, qui passait pour celui dont les habitants sortaient le moins de chez eux.

Jadis, en effet, de jeunes mariés faisaient en Suisse ou en Italie leur voyage de noce ; aujourd'hui, s'ils tiennent un peu à se distinguer du commun des mortels, ils s'embarquent pour l'Inde. Et, quand il s'agit de dépayser un fils de famille qui a fait quelques sottises, ma foi, on l'expédie au Congo, comme ce jeune duc coupable d'avoir témoigné son admiration avec trop de munificence à... comment désigner cette artiste spéciale qui porte le nom d'une ville de Normandie ?... à une dompteuse de lapins.

La profession est un peu ridicule, n'importe... Il paraît que la force des dompteuses de lapins égale celle des dompteuses de lions ou de tigres. Qui l'eût cru ?

Pour en finir, ce qui me frappe dans le cas des personnes qui ont le plus voyagé, c'est qu'au retour un grand nombre d'entre elles n'ont rien vu.

Quelle consolation meilleure pourrais-je offrir à ceux qui font de grandes découvertes dans leur jardin ou dans un coin de campagne à dix lieues de Paris ?

On raconte que Jean-Paul Richter, l'un des esprits les plus originaux et les plus ingénieux qui aient jamais existé, ne quitta guère son village, et qu'il y trouva tout ce que le monde peut contenir.

T. B.

LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE)



QUAND je vous dis que ça n'est point à craindre ! répéta le jeune homme en appuyant ses mains sur celles de l'aubergiste. Si Marceline veut de moi, comme je l'espère bien, je ne serai pas soldat, quand même au tirage au sort j'apporterai le numéro un ! J'ai de quoi acheter un homme, mon père Cressent, et les quinze cents francs que je lui donnerai ne nuiront guère aux écus de la noce, car voici du temps que la maman économise dans ce but, et ça se trouve maintenant !

— Ah ! fit le bonhomme un peu décontenancé.

— Alors, père Cressent, vous... vous voulez bien, c'est entendu, n'est-ce pas ? La grande viendra d'ailleurs vous en parler elle-même ; aujourd'hui, le temps était mauvais pour elle et je n'ai pas voulu retarder...

— Eh ! fit Césète, qui jusqu'à ce moment n'avait pas prononcé une parole, et qui, tout en se réjouissant de penser que sa Line deviendrait la riche meunière de Virmont, ne pouvait en même temps s'empêcher de songer à la séparation dont elle souffrirait ; eh ! mon fiston, tu pouvais attendre un peu, ça lui aurait fait plaisir, à cette femme, de faire la demande pour toi.

Mais non, il ne pouvait pas attendre. Si Marceline acceptait, il se mettrait tout de suite en mesure pour un remplaçant. Justement Césaire Bonfond, le sabotier, s'offrait à partir à sa place, et il fallait pouvoir lui donner réponse, car il était bien décidé à quitter le pays si ce mariage ne pouvait se faire. Il en souffrirait trop...

— Va donc chercher Line, dit Césète à Faustine qui se tenait coi dans l'encoignure de la cheminée et qui écoutait sans qu'on prit garde à elle, car dans les campagnes on ne se gêne guère pour parler devant les enfants.

Elle se leva, sortit et revint quelques minutes après avec sa sœur.

Lui avait-elle conté en route ce qui venait de se dire ? Je ne sais, mais Marceline était plus pâle que de coutume, avec un éclat singulier dans le regard, et elle parut intimidée devant André avec qui, cependant, elle était familière, le connaissant depuis l'enfance. Lui aussi sembla soudainement embarrassé, et c'est le père Cressent qui prit la parole.

— Ma fille, dit-il avec un trouble manifeste, assieds-toi là, entre André et moi, écoute-moi bien et réponds-moi ensuite avec toute ta franchise. Je ne suis point pour les détours et je vais te parler comme je sais, sans belles phrases dont

je suis ignorant. Voici donc la chose, continuait-il après une pause pendant laquelle Marceline, très émue, tendait, pour se donner une contenance, ses mains brunes à la flamme du foyer.

Alors il lui dit qu'André Marosselle, ici présent, n'était venu aujourd'hui que pour la demander en mariage...

Il avait raison, le père Cressent, en avouant qu'il ignorait les détours et les belles phrases, car il dit cela d'emblée, sans préambule, comme la chose la plus naturelle du monde, et Marceline en resta un instant tellement étonnée que le meunier craignit un refus.

— Est-ce que... je ne serais point à votre convenance ? demanda-t-il anxieusement, sans oser lui prendre les mains qu'il désirait pourtant bien serrer dans les siennes.

Elle leva les yeux, le regarda en souriant, et il vit bien tout de suite qu'il se trompait.

— Pourquoi donc, dit-elle, que vous ne me conviendriez pas, André ?

— Ah ! fit-il, avec un soupir de soulagement. Si vous saviez comme j'en ai eu crainte ! J'ai tremblé en moi-même comme sous le coup d'un grand froid, rien qu'à cette pensée ; mais aussi, je comprends bien comme ça a dû vous étonner, cette demande faite tout d'un coup ; la grand'mère s'y serait peut-être mieux prise, sans vous faire offense, maître Cressent, parce qu'elle aurait tâché de vous faire comprendre à demi mot.

Elle secoua la tête.

— A quoi bon ? dit-elle. Vaut-il pas mieux le savoir de suite ?

— Alors, reprit le meunier, c'est bien vrai, que vous voulez de moi pour mari ?

— Bien vrai ! répondit-elle. Voyez-vous, André, peut-être bien qu'une fille de la ville ne répondrait pas aussi franc et aussi vite ; mais moi, je suis comme le père, ignorante des détours. C'est vrai que je vous accepte pour mari et que j'en suis heureuse, car, depuis que je suis d'âge à comprendre, s'il m'arrivait parfois de songer à un promis, c'était à vous que je pensais. Je ne sais pas pourquoi. Cette idée m'est venue sans que je m'en aperçoive, quasi sans que je m'en doute, et je sentais bien que si jamais vous me choisissiez parmi celles du village, j'en serais fière...

— Chère Marceline ! Vous verrez comme nous serons heureux ! La grand'mère vous aime déjà comme si vous étiez sienne, et le moulin est si près de l'auberge que vous verrez Césète, votre sœur et maître Cressent chaque fois qu'il vous plaira ; car moi, je n'ai jamais compris le bonheur sans l'union de la famille.

Voilà que soudain cette rusée de Faustine vint

s'asseoir à côté de son aînée, sur la chaise basse, et qu'elle posa sa jolie tête sur ses genoux.

— Alors, dit-elle de sa voix câline, en levant sur Marceline des yeux attristés, tu vas me quitter, sœurlette ?

— Elle viendra te voir chaque jour, répondit le meunier.

— Oh ! continua-t-elle avec une moue, ce n'est pas la même chose ! je ne l'aurai plus là, à chaque instant.

— Il y aura toujours Céssette, dit la jeune fille, et elle t'aime bien, ma bonne Céssette.

— Pas autant que toi ! s'écria-t-elle ; et qu'est-ce que je deviendrai si tu n'es plus là ?

Marceline regarda l'enfant et resta pensive. Elle n'avait pas songé à cela. C'était vrai, pourtant ; que deviendrait-elle, une fois qu'elle serait mariée ? La petite avait raison, Céssette ne l'aimait pas autant qu'elle-même ; elle n'avait pas pour elle ces cajoleries, ces tendresses, ces prévenances de tous les instants ; Céssette, qui était une mère pour Marceline, n'était plus qu'une servante pour Faustine. Et Faustine le comprenait, le sentait et souffrirait certainement de l'absence de sa sœur.

— A quoi donc penses-tu ? demanda le meunier, inquiet de son silence et de l'expression de son visage.

Elle ne répondit pas ; on aurait dit qu'elle n'avait point entendu et elle pensait : Je suis la marraine de Faustine et j'ai juré de lui servir de mère ; je n'ai pas le droit de l'abandonner, pas même de la quitter, avant qu'elle soit d'âge à se diriger toute seule.

— C'est donc décidé ? dit l'aubergiste, étonné aussi bien qu'André de la voir ainsi toute rêveuse ; c'est décidé ? tu veux bien l'épouser, et, continuait-il avec tristesse, il ne reste plus qu'à fixer l'époque des épousailles. C'est égal, Line, m'est avis que c'est bien prompt.

La jeune fille secoua la tête.

— J'ai dit, répondit-elle, que j'acceptais André et c'est une joie pour moi de penser que je serai sa femme, mais nous sommes quasi des enfants encore, et nous pouvons attendre...

— Attendre ! répéta douloureusement le meunier ; pourquoi ?

Quelle bonne et juste raison allait-elle objecter pour retarder ? Il n'en voyait pas, lui, du moment qu'ils s'aimaient et que les parents étaient consentants.

Alors elle s'expliqua, doucement, avec une émotion qui faisait un peu trembler sa voix, mais résolument cependant. Elle ne voulait et ne pouvait encore entrer en ménage, à cause de Faustine, et il ne fallait point y songer avant que l'enfant fût plus grande et sérieuse ; certes, elle savait que Céssette en aurait soin et qu'elle l'aimait bien, mais enfin, elle avait juré... et ce n'était pas une plaisanterie que ce serment. Elle avait charge d'âme, et, voyez-vous, André, elle croit sincèrement que cela lui porterait malheur d'oublier ce devoir sacré.

Il essaya bien de la dissuader et donna pour

vaincre sa résolution les meilleures raisons qu'il pût imaginer. Faustine ne serait pas abandonnée par le fait du mariage de sa sœur, et elles se verraient chaque jour la même chose, ou elle viendrait au moulin, ou Marceline irait à l'auberge.

Mais la jeune fille s'obstina.

— Non, dit-elle, ça ne se peut pas, elle a besoin de moi, besoin que je reste auprès d'elle ; pensez donc, elle n'a que neuf ans...

— Mais puisque vous la verrez à chaque heure du jour ! répondit le meunier, navré de ce revirement soudain ; puisque la grand'mère se joindra à vous pour l'aimer et la dorloter, qu'est-ce que vous craignez ?

Je ne sais pas ce qu'elle aurait répondu si cette égoïste de Faustine ne s'était, de nouveau, tournée vers sa sœur.

— Oh ! je t'en prie, dit-elle.

Elle savait bien ce qu'elle faisait, allez, la fine mouche. Elle savait que Marceline ne pouvait résister à ses yeux suppliants ou à sa voix câline.

Le meunier eut beau insister, ce fut fini. Elle voulait bien devenir sa femme, mais plus tard, lorsque la gamine pourrait absolument se passer de ses soins et de sa tendresse...

— C'est donc que vous ne m'aimez pas ? demanda-t-il tristement.

Mais elle se récria et ne voulut pas qu'il partît sur cette mauvaise idée. Et puis, voyons, franchement, est-ce qu'ils n'étaient pas assez jeunes pour attendre ? Si André était raisonnable, il ne récriminait point, il l'encouragerait, au contraire, dans sa tâche qui était un devoir, et, pour n'avoir pas autant à souffrir, afin que le temps lui parût moins long par un changement d'existence, il devrait... eh bien, il devrait partir comme soldat.

— Oh ! oh ! répéta-t-il par deux fois, tandis que Céssette abandonnait subitement son ouvrage et regardait la jeune fille comme pour se convaincre que c'était bien elle qui parlait.

— Oui, reprit Marceline, c'est comme ça que vous devriez faire, André, même si le sort n'était pas pour vous. Je sais bien que c'est long, sept ans à attendre, mais vous reviendrez quelquefois au pays, nous nous verrons et nous patienterons...

Il se récria de toutes les forces de son être. Sept ans ! mais c'était une folie de vouloir attendre sept ans ! Est-ce que cela se voyait et se verrait jamais ?

— Cela se verra, répondit-elle doucement, à moins que vous ne vous lassiez avant. Pour ce qui est de moi, André, vous pouvez être tranquille. Quand vous reviendrez du service, ma petite Faustine aura bien près de l'âge que j'ai maintenant, et je serai votre sans arrière-pensée ; mais pour le moment, ça n'est pas possible.

Ni le meunier, ni le père Cressent ne songèrent à répondre, le premier parce qu'il se sentait trop cruellement atteint, et le second parce que, au fond de son cœur, il n'était pas fâché de cette solution. Marceline partie, aurait laissé un trop grand vide ; plus tard cela ne serait pas la même

chose, Faustine le comblerait. Mais Césette regarda la petite d'un air bourru.

— Tu as peut-être tort, ma fille, dit-elle à Marceline, il ne faut jamais repousser le bonheur quand il se présente, quelquefois il pourrait bien ne plus revenir encore que tu l'appellerais. J'ai grande confiance en André, c'est vrai, mais tout de même, sans qu'il le veuille, il pourrait bien changer, car c'est dans la nature des hommes...

Elle l'interrompt :

— Je suis toute seule à m'engager, répondit-elle soudain attristée, et je promets de rester fidèle à ma parole, mais je comprends trop bien que tu dis vrai, ma bonne Césette, pour exiger un serment de mon promis. Si donc vous changiez envers moi, André, ne vous croyez point tenu de m'épouser quand même, à seule fin de ne point me chagriner par un refus. Non, si vous n'avez plus pour moi l'affection d'aujourd'hui, il faudra me le dire franchement, sans aucune crainte. Je souffrirai bien sans doute, mais pas autant cependant que si je devenais votre femme de force.

— Tout ça, c'est des enfantillages ! interrompit l'aubergiste, et je suis bien sûr qu'André ne changera point d'avis, n'est-ce pas vrai, garçon ?

— J'aime Line ! répondit-il, et c'est bien pour toujours.

— On ne sait pas ! murmura-t-elle. Enfin, je fais mon devoir, et cette idée me consolait si vous veniez à m'oublier.

— Embrasse donc ta sœur ! grogna Césette en se levant et en poussant Faustine dans ses bras, c'est bien le moins que tu la remercies !

L'enfant tendit son front, et, mue par je ne sais quel sentiment, voilà qu'elle se tourna vers le meunier et lui sauta au cou.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? fit le père Cressent.

— Ah ! répondit-elle ingénument, je l'aime bien parce qu'il ne me prend pas ma sœur !

Césette haussa les épaules et André lui rendit son baiser entre les boucles folles de ses fins cheveux.

XI

Les mois se sont succédé et le temps passe vite, aussi bien à la campagne qu'à la ville. Voici plus d'un an déjà qu'André Marosselle a quitté le village ; il est soldat, dans les chasseurs à pied, et tient garnison, comme dit l'aubergiste, à Boulogne-sur-Mer. C'est bien loin de Virmont, Boulogne-sur-Mer, mais les lettres franchissent la distance avec tant de rapidité !

Marceline supporte l'absence vaillamment, et la grand'mère, qui a beaucoup souffert les premiers mois, commence maintenant à réagir, car Linette va au moulin presque chaque jour et elle aime tant cette fille intelligente, laborieuse et douce, que son vieux cœur est réconforté par sa présence.

Comment, en effet, n'en serait-il pas ainsi ?

Marceline apporte son ouvrage et reste auprès d'elle des heures entièrement consacrées à par-

ler du cher absent, qu'un neveu de la grand'mère a remplacé au moulin.

Les quinze cents francs qui auraient servi à l'achat d'un homme s'il était resté au pays, André les a consacrés au paiement d'un bon ouvrier consciencieux et fidèle, et il ne pouvait mieux trouver que Claude Chaurin.

Comme il est nourri, couché, blanchi et quasi entretenu, Claude se trouve bien payé à raison de deux cents francs par an, et le moulin ne chôme pas.

Pendant que Marceline coud, ravaude ou tricote, presque toujours pour sa sœur, Faustine qui l'accompagne va jouer dans l'herbe ou près de la rivière, et si Line, inquiète de la savoir la-bas, près de l'eau verte qui jase en courant, l'appelle et lui dit de rester auprès d'elle, elle ne répond que par un éclat de rire et n'obéit pas...

Elle n'a point de cœur, cette petite Faustine.

Elle est charmante, jolie au possible avec des cheveux blonds comme une gerbe de blé, des yeux bleus, clairs comme le ciel, bordés de longs cils, des yeux étoilés, intelligents et rieurs, mais, je le répète, elle n'a point de cœur ! et je ne pourrais certainement pas vous affirmer qu'elle aime Line, cette bonne Line, si prévenante et si affectueuse. Elle l'embrasse souvent cependant, mais c'est qu'elle a souvent quelque chose à obtenir, et elle sait bien que sa sœur est incapable de résister à ses caresses.

A peine si elle a dix ans et déjà elle est coquette. Quand elle n'est pas à l'auberge et qu'elle ne peut contempler son minois futé dans le miroir de la salle, la rivière lui suffit, et voici pourquoi elle abandonne Marceline, au moulin. Elle choisit le coin le plus frais, le plus ombreux, celui où le grand saule échevelé baigne ses branches, et, dans ce cadre de verdure, l'eau profonde et calme lui renvoie son image quasi comme le miroir de l'auberge...

— Elle t'en fera voir, ma fille, disait souvent la vieille meunière à la fiancée de son garçon.

— Pourquoi ? demandait innocemment Marceline. Elle seule ne voyait pas les défauts de la petite, elle seule s'obstinait à ne point reconnaître son manque de cœur, car son père lui-même, qui cependant l'aimait bien, le remarquait et ne se gênait pas pour le lui dire.

Enfin, c'était comme ça ; et puisque sa douceur persévérante, sa bonté de tous les instants ne pouvaient dompter cette nature étrange, il est probable que les menaces auraient échoué de même.

Le temps passa encore, et Line venait d'atteindre sa dix-neuvième année lorsque le meunier, ayant obtenu une permission, vint faire un tour au pays.

Il s'ennuyait crânement là-bas, le pauvre André, et la jeune fille le trouva changé, maigri, avec d'autres allures. Il lui sembla que la ville le métamorphosait, et, sans se l'avouer, peut-être même sans s'en rendre bien compte, elle en fut peignée. Au fond de son cœur, elle craignait qu'il changeât aussi moralement.

Et pourtant il l'aimait toujours de même, si ce n'est plus, car il avait quitté une enfant presque, et il retrouvait une admirable jeune fille.

Brune autant que sa sœur était blonde, ce qui s'expliquait par leurs deux mères, ses yeux noirs, profonds et veloutés, donnaient un charme exquis à son visage hâlé, et si la petite Faustine personnifiait la beauté tapageuse et affichante par l'éclat de ses yeux bleus et l'or de ses cheveux blonds, celle de Marceline, faite surtout de grâce et de douceur, plus lente à frapper le regard, devait cependant rester plus longtemps gravée dans le souvenir. C'est sans doute ce qui arriva pour André, car une fois de retour à son régiment, lorsqu'il recommença avec elle la correspondance interrompue, ses lettres renfermèrent presque toutes un sentiment quasi d'extase sur le charme pénétrant de la jeune fille.

Elle en fut chagrine et s'en confia à Césette, mais la bonne femme ne comprit point ses alarmes.

Est-ce qu'il n'était pas naturel qu'il la trouvât jolie et qu'il le lui dit ?

— Je ne sais pas, répondait Marceline, mais, ce qui me tourmente, c'est de penser qu'il ne m'aime, maintenant, que pour mon visage, car il ne m'aimerait plus si je venais à changer, et qui sait si je serai encore semblable quand il aura fini son temps ?

La servante la rassurait autant qu'elle pouvait. Sans doute elle ne serait pas absolument de même dans cinq ans, mais ça ne voulait dire qu'elle enlaidirait. Elle n'aurait que vingt-quatre ans et c'était la vraie jeunesse, cet âge-là. D'ailleurs elle se trompait, bien sûr, en pensant qu'André s'attachait tant que ça à sa figure, il était bien trop sensé pour accorder sa préférence à ce qui peut passer. Enfin, elle lui disait tout ce qu'elle pouvait pour la tranquilliser et réussissait le plus souvent, d'autant plus que la jeune fille ne demandait pas mieux que de la croire, car elle aimait réellement et passionnément son promis.

JEAN BARANCY.

(La suite au prochain numéro.)



Veste nouveauté pour la demi-saison, en drap gris de fer.
De Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.

Veste nouveauté pour la demi-saison. — Elle est droite devant, sans couture derrière, et simplement cintrée par une pince piquée qui part de l'emmanchure jusqu'au bas du vêtement et par la couture qui joint le devant au dos.

Notre modèle est en drap gris de fer croisé à deux rangs de boutons.

Les manches Empire très drapées se terminent par un revers en bengaline blanche brodé d'argent.

Sous-manche en bengaline ainsi que les revers.

Poche de côté pour le mouchoir.

Chapeau Directoire en feutre gris brodé d'argent. Panache de plumes assorties et brides de velours vert.

A ce numéro sont joints la Gravure colorée 4903

Et le 2^e Album de travaux contenant:

Ecrans porte-photographies. — Carnet pour cartes en tapisserie Henri II au petit point, croquis du carnet monté. — Poche de bureau. — Nappe de plateau, broderie moldave. — Veste au crochet pour enfant d'un an. — Buvard parisien couvert en point de Hongrie. — Essuie-plumes en drap noir et rouge.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.



SOMMAIRE :

Écrans porte-photographies. — Carnet pour cartes en tapisserie Henri II au petit point, croquis du carnet monté. — Poche de bureau. — Nappe de plateau, broderie moldave. — Veste au crochet, pour enfant d'un an. — Buvard parisien couvert en point de Hongrie. — Essuie-plumes en drap noir et rouge.

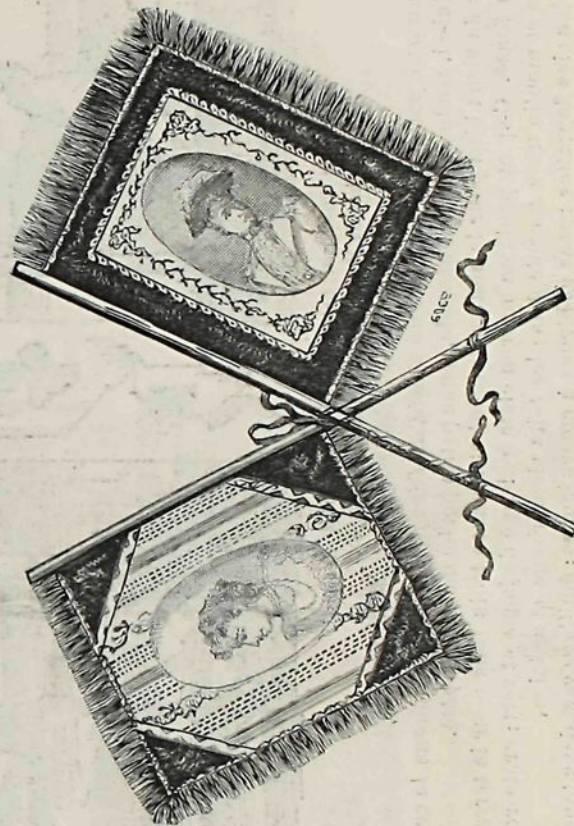
Écrans porte-photographies en soie ancienne, velours et galons d'or. — Les manches, enveloppés dans des gaines de satin rose, sont réunis par des rubans s'enroulant au bas.

L'un est tendu de soie Louis XVI à rayures roses sur fond crème; les angles, en velours mousse, réunis à l'étoffe par des galons anciens. Autour de l'écran, un galon surmonté d'une frange; un très étroit dans l'encadrement intérieur du cadre. Dos tendu en satin rose.

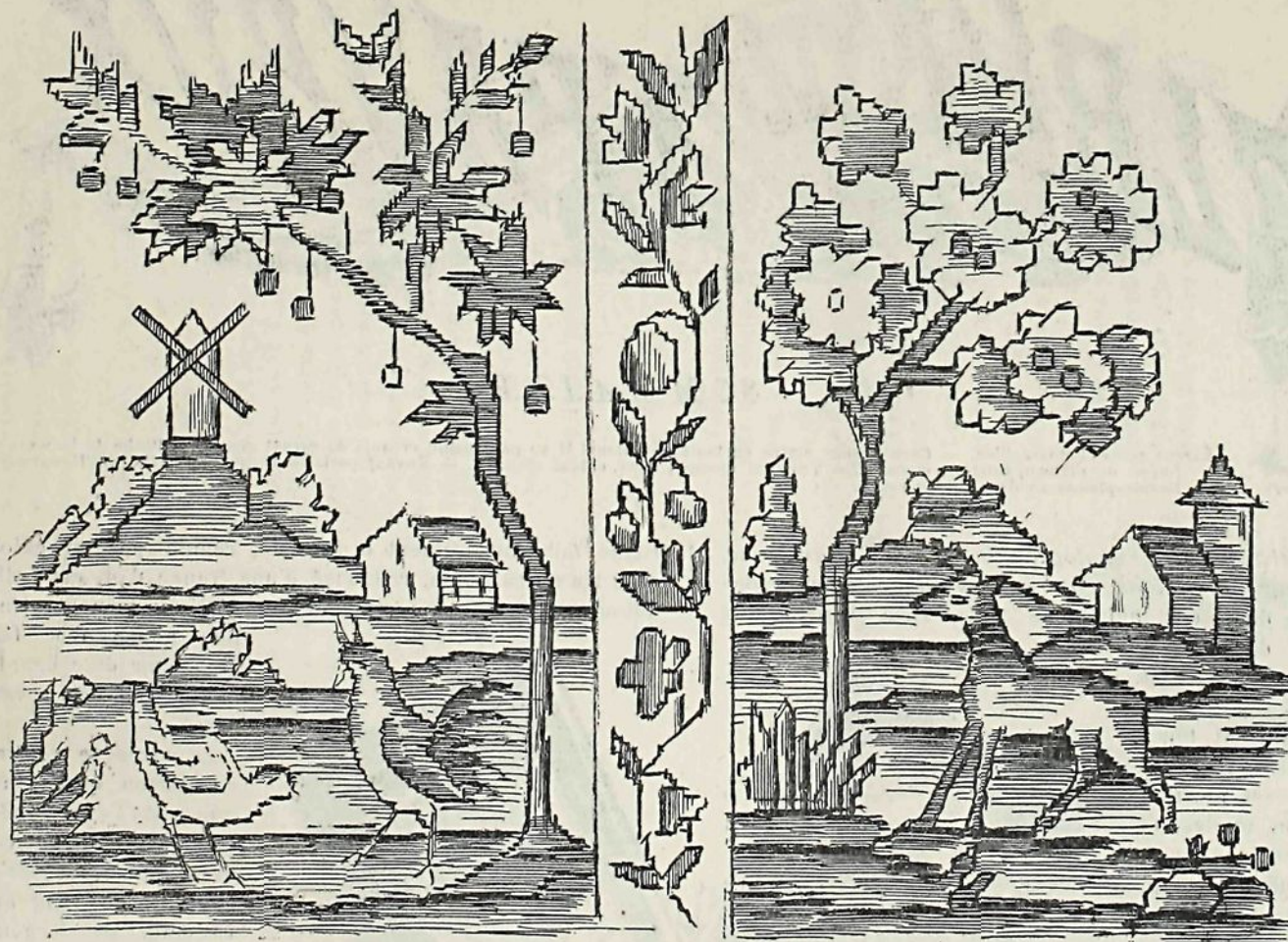
L'autre écran est garni d'étoffe ancienne fond vieux rose, à fleurs de tons plus clairs: une bande de peluche vieux

rouge fait encadrement à la soie, réunie par un galon d'or. Un autre galon, rehaussé d'une frange d'or, est collé autour de la peluche, excepté du côté du manche. Une fine ganse d'or fait l'intérieur du cadre; le dos est en pékin vert foncé.

La carcasse se fera en carton fort, ainsi que nous l'avons indiqué déjà pour les cadres. Notre modèle a 22 cent. de long sur 20 cent. de largeur, mais ces mesures sont facultatives. Le manche est un jonc de 40 cent. de longueur; il est réuni au carton par une bande de toile le recouvrant et se collant à cheval ou même cousue solidement sur le carton.



Écrans porte-photographies, de Madame Chaline, 99, rue Lafayette.



Broderie (grandeur naturelle) du porte-cartes Henri II.
Modèle de Madame Challine, 99, rue Lafayette.

Porte-cartes Henri II, au petit point, représentant un dessin de l'époque. — Nous donnons le croquis d'ensemble extérieur et intérieur; celui-ci, tendu de moire amande, a une petite poche de chaque côté.

La broderie a trois tons de vieux bleu pour le ciel; vert foncé et mousse trois tons pour le terrain et les arbres, dont le tronc est marron foncé. Coq et poule en marron clair mélangé de jaune et vert; crête rouge. Le chien en marron trois tons. Maison et moulin trois tons de gris; les toits vieux rouge et ardoise,

La guirlande qui fait le dos: les fleurettes roses et bleues à cœurs jaunes; feuillage vert deux tons et marron foncé.

Le tracé est donné grandeur naturelle; on le calquera d'abord très exactement, puis il sera reporté sur le canevas choisi, qui devra avoir les dimensions du tracé.

Les fruits qui pendent se font brun rouge; choisir un canevas fin ordinaire; pas le canevas dit Pénélope.

Poche pour bureau en velours de Gênes, fond broché rouge, ornée de frange et de galons anciens. — Se suspend par deux agrafes cousues au dos. Le dos sera taillé en toile de tapisserie sur 52 cent. de hauteur et 27 cent. de largeur, arrondi légèrement dans le bas ainsi que dans le haut. Il est tendu de velours de Gênes dans le haut seulement; tout le reste est en satin rouge.

Les poches, doublées de soie rouge, sont à peine froncées dans le bas et fixées au dos sous un large galon d'or; elles se contrarient dans leur pose, comme on peut en juger par le croquis. Un galon cerne l'ouverture de la poche; un semblable fait tout le contour du dos, fixant ainsi la première

poche. On a rehaussé le galon d'une jolie frange d'or qui garnit les côtés et le bas.

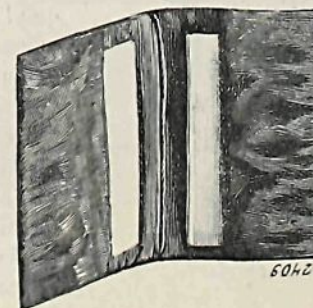
La doublure du dos est en soie rouge.

Quantités de galons: 3 mètres; frange: 1 m. 40.

Dessus de



Carnet Henri II
monté,
vu extérieurement.



Intérieur du carnet Henri II.

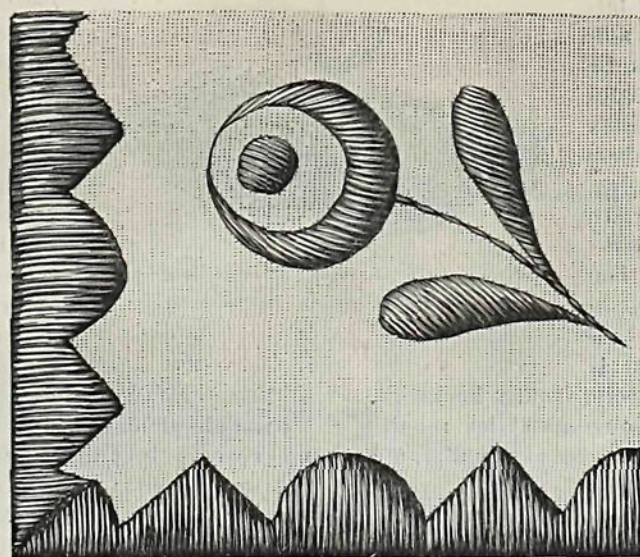
plateau en granité brodé en point moldave en coton rouge. — Nous donnons, grandeur naturelle, le détail d'un angle et de sa fleur, et le motif du milieu. Les branches et les tiges sont brodées au point de chaînette; le reste au point moldave.

Le point moldave est très facile à faire; c'est une sorte de gros plumetis. Pour lui donner le relief nécessaire, il faut *bourrer* le dessin après l'avoir tracé avec le coton; puis couvrir par le point de plumetis le plus régulièrement possible et les points très rapprochés. Nous donnerons, le mois prochain, un sachet pour lingerie de nuit orné de cette broderie.

Veste au crochet, en laine bleue mélangée de soie blanche, pour enfant de 1 an. — Dans l'entre-deux qui fait le tour du col, le bas des manches

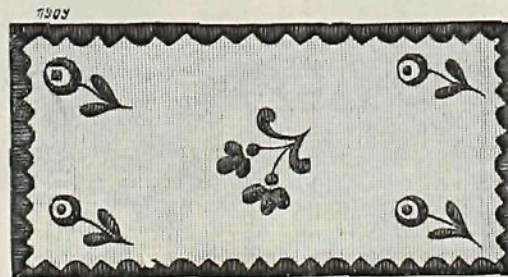


Poche pour bureau, en velours de Gênes, fond or broché rouge.
De Madame Challine.



Angle du dessus de plateau (grandeur naturelle).

et celui de la veste, se glisse un ruban bleu natté dans les trous; cela dessine une ravissante garniture. Pour produire ce natté, il suffit de passer le ruban dans les jours comme si l'on faisait un point de chausson, mais

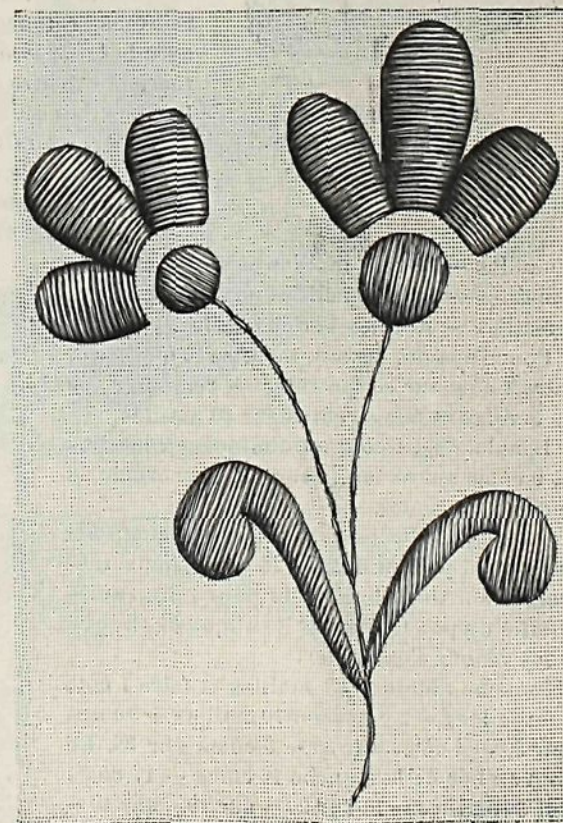


Ensemble du dessus de plateau, broderie moldave.
De Madame Challine, 99, rue Lafayette.

en tenant la comète à plat et ne pas la serrer. Le dos forme une petite tournure au-dessus de laquelle est fixé un petit chou en étroit ruban bleu.

Explication du point de crochet pour le paletot d'en-

fant. — Un crochet à deux bouts est nécessaire pour faire ce point. Matériaux : 2 pelotes de laine Pompadour à 1 fr. 25 la pelote; 1 pelote de laine fine n° 40, 8 fils, 75 cent.; une pièce de comète, 1 fr. 60; crochet à deux bouts, 40 cent. Le paletot fait, rose et blanc ou bleu, 12 fr. Le point de crochet est un point tunisien modifié au tour où l'on relève les mailles. Pour commencer un ouvrage quelconque, l'on fait la chaînette en prenant les deux laines. Le rang suivant, qui est celui où l'on relève les points, se fait avec la laine unie. A la fin du tour, retourner le travail pour rabattre les mailles avec la laine Pompadour et avec l'autre bout du crochet. Rabattre la dernière maille



Branche (grandeur naturelle) du milieu du dessus de plateau.



Paletot au crochet
pour enfant de un an et plus.
Modèle de Madame Challine.

en prenant les deux laines, afin que l'ouvrage soit très net sur les bords. Le tour suivant, qui est celui où l'on relève les mailles avec la laine unie, offre, avec le crochet tunisien, cette petite différence qu'au lieu de relever simplement la maille, l'on prend avec cette maille la moitié de celle du tour précédent en passant le crochet au milieu du point. Toutes les mailles relevées, retourner l'ouvrage et les rabattre avec la laine Pompadour. Ne pas oublier, à ce tour, de rabattre la dernière maille en prenant les deux laines.

Manière de faire ce paletot : Une côte comprend 2 tours, le tour relevé et le tour rabattu. Monter 42 mailles — faire 4 côtes sur 42 mailles — 1 côte sur 44 mailles en augmentant de

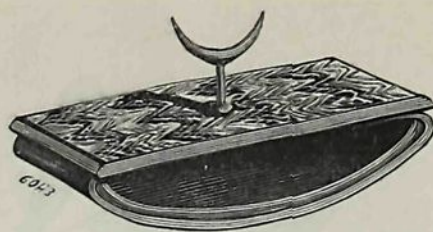
2 mailles — 1 sur 46 mailles en augmentant de 2 mailles — 1 sur 48 mailles en augmentant de 2 mailles — 16 côtes sur 50 mailles.

Pour l'épaule, devant, rabattre 19 mailles et faire 1 côte sur ce qui reste — remonter les 19 mailles et faire 6 côtes sur 50 mailles.

Epaule, dos, 1 côte en diminuant 2 mailles — 6 côtes sur 48 mailles. Ceci représente la moitié du paletot.

Pli du dos : Prendre 15 mailles en comptant du bas du paletot et faire 15 côtes, puis travailler sur toute la hauteur pour faire l'autre moitié du paletot qui est identique à celle que nous venons d'expliquer.

Manche : Monter 38 mailles et faire 1 côte tout le long — 2 côtes sur 10 mailles — 3 côtes sur 20 — 4 côtes sur 30 — 5 côtes sur 38. En tout au bas de la manche 16 côtes — 17 côtes sur 30 mailles — 18 sur 20 — sur 19 — sur 10 — sur 20 — dans toute la longueur 38 mailles, — fermer la manche.



Buvard parisien couvert de point de Hongrie.
De Madame Challine, 99, rue Lafayette.

Dentelle : Se fait au bas du paletot, des manches et à l'encolure.

1^{er} rang : 1 tour de barrettes doubles séparées par 3 mailles en l'air en sautant une côte.

2^e rang de barrettes prises dans la maille du milieu des 3 mailles en l'air du tour précédent.

3^e tour : Un point simple dans un jour — 3 mailles

en l'air — 1 point simple dans le même jour — 1 point simple dans le jour suivant — 3 mailles en l'air — 1 point simple dans le même jour, etc.

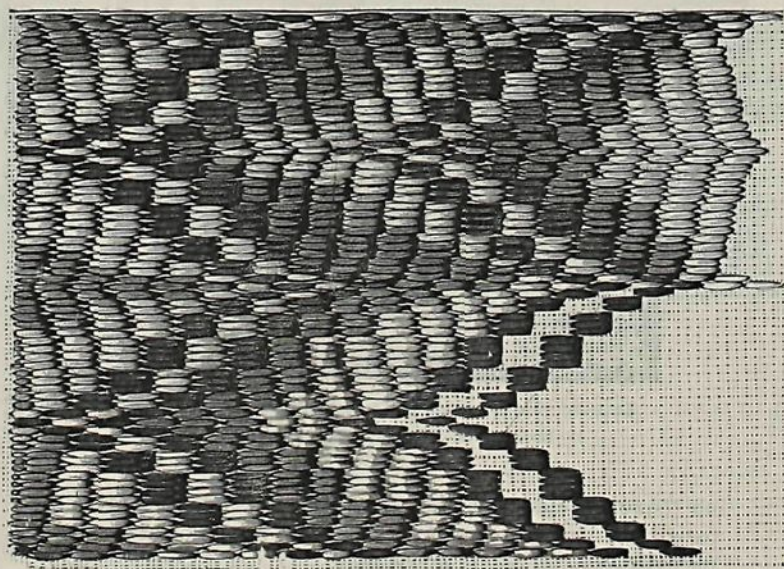
4^e tour avec la laine Pompadour : 3 points simples dans un jour — 3 mailles en l'air — 3 points dans le même jour — 3 points simples dans le jour suivant, etc., etc.

5^e tour avec la laine unie : se fait comme le 4^e tour.

6^e tour avec la laine Pompadour : 5 points simples dans le jour — 1 point coulé entre les mailles suivantes pour former la dent — 5 points simples dans le jour suivant, etc., etc. Ce genre de crochet demande à être fait assez lâche, surtout le tour à mailles rabattues fait avec la laine Pompadour.

Essuie-plumes diabolique en drap rouge et noir. — Six petits carrés en drap diminués progressivement, le plus grand ayant 10 cent. carrés, le plus petit 5 cent., découpés tout autour en dents aiguës et collés les uns au-dessus des autres, un noir, un rouge. Entre chaque feuille de drap, et posé au milieu, un petit carré de carton sur lequel se colle le drap. Sur le dernier carré est brodé un oiseau en soie jaune, verte, bleue et rouge aux points de tige et lancé.

Buvard parisien recouvert en point de Hongrie. — Deux lignes de marron foncé séparées par un point maïs; puis 4 tons de beige ombrés de marron clair. La dent qui suit est en mousse, depuis le plus foncé jusqu'au plus clair, en tout 5 nuances.



Point de Hongrie pour couvrir le buvard parisien. (Grandeur naturelle.)



Essuie-plumes diabolique
en drap rouge et noir.



N° 4903

Imp. Fabron Paris

Journal des Dames

Modèles de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vieille 48.

Coiffures de M^{me} GRADOZ. 67, r. de Provence. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE. 3, pl^{te} du Théâtre
Français. Etoffes de la M^{me} ROULLIER 27, r. du 4 Septembre. Parfumerie de la M^{me}
GUERLAIN. 15, r. de la Paix. Chaussures de la M^{me} KAHN. 55, r. Montorgueil